

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

E. LEVASSEUR

## **Statistique des batailles et des pertes causées par la guerre depuis trois siècles**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 50 (1909), p. 224-236

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1909\\_\\_50\\_\\_224\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1909__50__224_0)

© Société de statistique de Paris, 1909, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques  
<http://www.numdam.org/>

## II

### STATISTIQUE DES BATAILLES

#### ET DES PERTES CAUSÉES PAR LA GUERRE DEPUIS TROIS SIÈCLES

Un Français établi à Vienne (Autriche), M. le D<sup>r</sup> Gaston Bodart, a publié en 1908 un volume in-8 de 956 pages portant pour titre : *Militär-historisches Kriegs-Lexikon*. J'ai eu récemment connaissance de cette publication qui atteste des recherches considérables dans les histoires générales, les histoires militaires, les mémoires et rapports du temps. L'auteur a donné, pays par pays et pour chaque guerre, la liste des sources auxquelles il a puisé ses renseignements ; cette liste ne contient pas moins de 300 articles. Il a dressé le bilan de chacun des engagements dans lesquels la perte totale a été de 2.000 hommes au moins, batailles et combats sur terre, sièges, prises d'assaut et capitulations de villes, capitulations d'armées en

rase campagne, batailles navales, et il a groupé méthodiquement les résultats dans une série de tableaux qui les présentent sous divers aspects.

M. Bodart a donné pour l'effectif des deux armées en présence et pour les pertes en tués, blessés, prisonniers et disparus, les nombres les plus probables qu'il a pu se procurer. Il a dû être très difficile de les trouver pour les guerres des temps éloignés, et même pour les guerres récentes il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'arriver à une précision absolue. Dans une bataille, le nombre des combattants peut varier sensiblement du commencement à la fin de l'engagement. Chacun des deux partis peut, dans son compte rendu, apprécier différemment les forces de son adversaire et jusqu'à un certain point même compter différemment, suivant le rapporteur. Nous reproduisons en note (1), à titre d'exemple, diverses évaluations données pour les principales batailles de la première moitié de la guerre de 1870-1871. C'est un avertissement qu'il est utile de donner aux lecteurs du livre de M. Bodart, mais qui ne diminue ni l'intérêt de l'ouvrage ni le mérite de l'auteur.

De 1618 à 1905 le nombre total de ces engagements s'est élevé à 1.700, à savoir 1.044 batailles et combats sur terre, 122 sur mer, 490 sièges, 44 capitulations. En réalité, le nombre est un peu moindre, parce que les engagements dans lesquels il y a eu plus de deux adversaires sont enregistrés plus d'une fois (2).

**(1) Comparaison des chiffres donnés par divers auteurs pour quelques batailles de la guerre de 1870-1871**

Autorités	Français		Allemands	
	Effectif	Perte	Effectif	Perte
<b>Wörth (Froeschwiller)</b>				
M. Bodart (tués, blessés, prisonniers et disparus).	41.000	20.300	82.000	10.700
Général Niox . . . . .	46.000	12.000	126.000	10.000
État-major allemand (traduction française) . . .	»	»	»	10.153
Commandant Rousset . . . . .	46.500	16.960	125.000	10.642
<b>Rezonville (Mars-la-Tour)</b>				
M. Bodart . . . . .	113.000	17.000	63.000	16.000
Général Niox . . . . .	135.000	16.000 (environ)	95.000	16.000
État-major allemand . . . . .	»	16.956	74.417	15.890
Commandant Rousset . . . . .	136.000	17.009	91.000	16.041
<b>Gravelotte (Saint-Privat)</b>				
M. Bodart . . . . .	113.000	12.800	187.000	20.200
Général Niox . . . . .	120.000	13.000	180.000	20.900
État-major allemand . . . . .	»	»	202.393	20.159
Commandant Rousset . . . . .	125.000	12.275	204.000	20.159
<b>Sedan (bataille et capitulation)</b>				
M. Bodart . . . . .	120.000	38.000	200.000	9.000
Général Niox . . . . .	124.000	117.000	200.000	9.000

M. Bodart a, pour la guerre de 1870-1871, tiré ses chiffres de la publication intitulée : *Kriegsgehorliche Einzelschriften, herausgegeben vom Grossen Generalstabe. Abteilung für Kriegsgeschichte*, 1883, n° 9, 1889, n° 12. Voici, par exemple, les chiffres pour Worth : armée allemande entière, 82.840 hommes, dont sur le champ de bataille 75.790 ; armée française, 48.600 hommes, dont sur le champ de bataille 36.850. L'armée allemande, en comprenant la réserve qui n'a pas donné, avait un effectif de 96.750 hommes.

(2) Le total des engagements énumérés dans la première partie qui occupe six cents pages, est de 1.684.

Les guerres qui en comptent le plus sont, dans l'ordre chronologique, la guerre de Trente ans (1618-1648) avec 86 engagements, la guerre de la succession d'Espagne (1701-1714) avec 105 engagements, la guerre de Sept ans (1756-1763) avec 111 engagements, la guerre de la première coalition contre la France (1792-1797) avec 183 engagements, celle de la seconde coalition (1799-1802) avec 102 engagements, la guerre d'Espagne (1808-1814) avec 95 engagements, la campagne d'Allemagne (1813-1814) avec 86 engagements.

Dans un autre tableau les guerres sont classées d'après leur durée, depuis la guerre des Vénitiens contre les Turcs qui figure pour cinquante-cinq ans (1614-1669), jusqu'à la guerre du roi de Sardaigne, Charles-Albert, contre l'Autriche (1849), qui s'est terminée en six jours.

Dans ces guerres, les engagements ont été plus ou moins rapprochés. Ainsi, dans la campagne de Napoléon contre l'Autriche en 1809, l'auteur compte 11 engagements importants dans l'espace d'un mois, 10 dans la guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche en 1866, 9 dans la guerre franco-allemande de 1870-1871, tandis qu'il en compte 1 seulement dans la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et dans la guerre de Sécession aux États-Unis (1861-1865) et moins d'un dans nombre d'autres guerres, comme, par exemple, les trois dernières guerres du règne de Louis XIV. Dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697) la moyenne a été d'un combat en quatre mois.

L'auteur a classé aussi les guerres d'après le nombre des batailles navales. Au premier rang est la guerre de l'Indépendance des États-Unis (1775-1783) pendant laquelle il en a été livré 15 ; il en a été livré pendant la guerre anglo-française de 1793 à 1801, 11 ; pendant la guerre de Trente ans, 10. La guerre de Hollande (1673-1679), dans laquelle la marine française a eu de brillants succès, figure pour 7 batailles.

Lorsqu'on examine le tableau de la répartition par États des engagements de tout genre de 1618 à 1905, on constate que la France se trouve au premier rang avec 1.079 engagements (652 combats sur terre, 63 sur mer, 332 sièges, 32 capitulations en rase campagne) ; ce qui fait 63 % des 1.700 engagements enregistrés par M. Bodart. L'Autriche se place au second avec un taux de 48 %, la Grande-Bretagne au troisième avec un taux de 20 %, la Russie (depuis 1700 seulement) avec 19, la Prusse (depuis 1740) avec 18, l'Espagne avec 16, la Turquie avec 12, les Pays-Bas avec 10, etc.

Les guerres sont un mélange de succès et de revers. Sur ses 1.079 engagements la France a compté 584 victoires et 495 défaites, soit 54,5 % contre 45,5. La Prusse et l'Angleterre ont été plus favorisées : 60 % de succès contre 40 d'insuccès, mais sur un nombre bien moindre d'engagements (297 pour la Prusse, 337 pour l'Angleterre). L'Autriche et l'Espagne ont été moins heureuses : 42 réussites pour l'Autriche et 36 pour l'Espagne sur 100 engagements. Si le Japon est à un très haut rang (24 victoires et 1 défaite), c'est qu'il ne figure dans cette statistique que depuis 1894.

L'auteur a fait ensuite une étude détaillée des guerres de chaque État. Nous nous bornerons à lui emprunter quelques chiffres relatifs à la France.

La France, depuis le dix-septième siècle, a soutenu des guerres contre 15 États : 14 guerres contre l'Autriche, depuis la guerre de Mantoue (1630) jusqu'à la guerre d'Italie (1859), 10 contre la Grande-Bretagne, 10 contre l'Espagne, 8 contre l'Em-

pire d'Allemagne ou l'Empire allemand, 8 contre les Pays-Bas, 7 contre la Russie, 6 contre la Savoie et les États Sardes, 6 contre la Prusse, 5 contre le Portugal, 4 contre la Suède, 4 contre la Chine, 3 contre la Turquie, 1 contre le Danemark, 1 contre le Mexique, et 1 contre les États-Unis. Il n'y a pas eu en réalité autant de guerres distinctes, plusieurs États s'étant souvent trouvés engagés ensemble dans une même guerre.

Pour chacune de ces guerres l'auteur a donné sommairement les conditions des traités qui les ont terminées, les alliances qui les ont suivies, les noms des batailles, ceux des généraux des deux armées à chaque bataille ; il a, dans cette partie de sa statistique, classé les batailles en deux groupes, celui des victoires et celui des défaites.

Contre l'Autriche, la France a été 262 fois victorieuse et 196 fois vaincue ; elle a remporté 8 grandes victoires et essuyé 8 grandes défaites dans lesquelles le nombre des pertes en tués, blessés, prisonniers et disparus a dépassé 20.000. Dans un beaucoup plus grand nombre de cas, 113 succès et 79 insuccès, la perte n'a pas dépassé 3.000. Les plus importantes parmi les victoires sont celles de Seneffe (1674), gagnée par Condé sur Guillaume d'Orange, de Fleurus (1690) par Luxembourg sur Waldeck, de Lawfeld (1747) par Maurice de Saxe sur le duc de Cumberland, de Rivoli (1796) et la capitulation de Mantoue (1797) par Bonaparte sur Wurmsér, de Marengo (1801) par Bonaparte sur Melas, la capitulation d'Ulm (1805) par Napoléon sur Mack, la bataille d'Austerlitz (1805) par Napoléon sur Koutousow, de Wagram (1809) par Napoléon sur le grand-duc Charles, de Dresde (1813) par Napoléon sur Schwarzenberg, de Hanau (1813) par Napoléon sur Wrede, de Solferino (1859) par Napoléon III sur François-Joseph. Parmi les plus sanglantes défaites, Höchstädt (1704), Oudenarde (1708), Malplaquet (1709), la Trebie et Novi (1799), Aspern (1809), Kulm et Leipzig (1813) et les prises de villes, Mayence (1793), Kehl (1796), Dresde (1813).

Contre l'Angleterre la France a été 120 fois victorieuse et 155 fois vaincue. Elle a éprouvé sur terre 6 grandes défaites ayant coûté plus de 20.000 hommes, tandis qu'elle a eu seulement 3 grandes victoires de cette espèce ; sur mer, 3 grandes victoires et 7 grandes défaites ; elle a eu, en outre, dans des engagements moins importants, 15 succès contre 28 échecs. Avec l'Angleterre se retrouvent les mêmes noms de bataille qu'avec l'Autriche et d'autres noms nouveaux, prise de La Rochelle (1628), Fleurus (1690), Beachy Head (1690), victoire navale de Tourville sur l'amiral Herbert, Neerwinden (1693) gagnée par Luxembourg sur Guillaume III, Velez Malaga (1704), combat naval indécis, Lawfeld (1747), bataille gagnée par Maurice de Saxe, la prise de Berg-op-Zoom (1747), la capitulation de Closter-Seven (1757) par le duc de Richelieu, la capitulation d'Alkmaar (1799) par Brune sont les grands succès. Les désastres sont plus nombreux : la Hougue (1692), défaite navale, Höchstädt (1704), Velez Malaga (1704), combat naval, Ramillies (1706), Oudenarde (1708), Malplaquet (1709), Ouessant (1794), combat naval, Aboukir (1798), combat naval, Trafalgar (1805), combat naval, la capitulation de Cintra (1808), le siège de Torres Vedras (1810), Salamanque (1812), prise de Cadix (1812), bataille des Pyrénées (1813), Waterloo (1815).

Contre l'Espagne elle a été plus souvent heureuse : 119 succès contre 45 revers. Les succès les plus importants sont : prise de Lille par Turenne (1667), bataille de Seneffe (1674), de Fleurus (1690), de Neerwinden (1693), prise de Saragosse par Lannes (1809), bataille d'Ocaña (1809) gagnée par Soult, prise de Tarragone

(1811) et de Valence par Suchet (1811), prise de Cadix par le duc d'Angoulême (1823). Les revers les plus fameux sont ceux de la guerre d'Espagne : capitulation de Baylen (1808), bataille de Salamanque (1812), prise de Cadix (1812), bataille des Pyrénées (1813).

Contre les Pays-Bas, 80 succès et 63 revers. Les Hollandais faisaient partie de l'armée ennemie à Seneffe (1674), Fleurus (1690), Beachy Head (1690), Steinkerque (1693), Neerwinden (1693), Velez Malaga (1704), Höchstädt (1704), Oudenarde (1708), Malplaquet (1709); plus tard Fontenoy (1745), Rocoux (1746), Lawfeld (1747), Berg-op-Zoom (1747). En 1795 Pichegru a pris Amsterdam. Les Hollandais ont été vainqueurs dans les batailles navales de Southwold (1672) et de la Hougue (1692). Ils étaient à Waterloo (1815).

La balance est moins favorable avec la Russie (depuis 1700) : 60 succès, 71 insuccès. Les batailles contre les Russes pendant le premier Empire ont été souvent très sanglantes; beaucoup sont classées parmi les grands engagements par M. Boudart : Zurich, victoire de Masséna (1799); Austerlitz (1805), Eylau, Heilsberg, Friedland, prise de Danzig (1807), Polotsk, Smolensk, Valoutina-Gora, Borodino, Malojaroslaw, Bérésina (1812), Lützen, Bautzen, Bober, Dresde (1813), les sièges de Mayence, Hambourg, Magdebourg (1813), Craonne (1814). Sous le second Empire : les batailles de l'Alma, d'Inkermann (1854), de Tschernaïa (1854) et la prise de Sébastopol (1855).

Les grands revers sont : Cassano, la Trebie, Novi, victoires de Souvarow (1799), Durnstein, victoire de Koutousow sur Mortier, Polotsk, Krasnoé, Riga (1812), Kalzbach, Kulm, Dennewitz, Leipzig, prise de Dresde et de Danzig (1813), La Rothière, Laon, La Fère-Champenoise, Paris (1814).

Contre l'Empire d'Allemagne de 1635 à 1801, puis contre la Prusse et l'Empire allemand en 1870-1871, les 8 guerres ont donné lieu à 307 engagements : 152 victoires d'une part, et d'autre part, 155 défaites dont 28 dans la guerre de 1870-1871. Dans ces défaites il y en a 9 dans lesquelles la perte a dépassé 20.000 hommes, tandis que la France n'en compte que 3 à son avoir.

Sous Louis XIV les grandes victoires contre les Allemands avaient été remportées à Seneffe (1674), à Fleurus (1690), à Steinkerque (1692), à Neerwinden (1693); les grandes défaites avaient été essuyées à Höchstädt (1704), à Oudenarde (1708), à Malplaquet (1709). Sous la première République, la prise de Mayence (1793) et de Kehl (1796) sont les deux principaux succès de l'ennemi.

Contre la Prusse, spécialement, la victoire a été du côté des Français à Closter-Seven (capitulation de 1757), à Iéna et Auerstädt (1806), à Prenzlau, Ratkau, Magdebourg (capitulation en 1806), à Eylau, Heilsberg, Friedland (1807), à Danzig (capitulation en 1807), à Lutzen, Bober, Dresde (1813), à Craonne et aux sièges de Mayence, Anvers, Hambourg, Magdebourg (1813), à Ligny (1815); elle a été du côté des Prussiens à Rosbach (1757), à Minden (1759), aux sièges de Mayence (1793) et de Kolberg (1807), à Katzbach, Kulm, Dennewitz, Leipzig et aux sièges de Dresde, Danzig, Torgau (1813), à La Rothière, Laon, La Fère-Champenoise, Paris (1814), à Waterloo (1815).

Enfin, dans la guerre de 1870-1871, 15 batailles ou capitulations sont notées par l'auteur comme des avantages de premier ordre remportés par les Prussiens. Le bilan total de cette dernière guerre est de 28 batailles gagnées par les Allemands et d'une bataille gagnée par les Français.

Rappelons en quelques lignes cette douloureuse période de notre histoire. Elle débute le 4 août 1870 par l'engagement de Wissembourg dans lequel 51.000 Prussiens, sous le commandement du kronprinz Frédéric-Guillaume, écrasèrent les 6.000 hommes du général Douai; les Français perdirent leur général et 2.100 hommes (1.100 tués ou blessés et 1.000 prisonniers); les Allemands perdirent 1.600 hommes. Deux jours après, dans la grande bataille dont le théâtre a été à Wörth, à Frœschwiller et à Reichshoffen, le maréchal Mac-Mahon, avec ses 41.000 hommes, succomba sous les attaques répétées des 82.000 hommes du kronprinz et perdit la moitié de son effectif, 20.000 hommes, pendant que l'ennemi en perdait 10.700. Le même jour, à Spickeren (et Forbach), un combat de 35.000 Allemands contre 28.000 Français causait une perte de 4.900 hommes aux premiers et de 4.100 aux seconds (1). Puis se succédèrent rapidement le combat de Borny (14 août), la bataille sanglante de Rezonville (et Mars-la-Tour, 16 août), qui fit perdre 16.000 hommes aux 63.000 Allemands et 17.000 aux 113.000 Français, et celle non moins sanglante de Gravelotte (et Saint-Privat), qui coûta 20.200 hommes aux 187.000 Allemands et 12.800 aux 113.000 Français. De cette dernière bataille chaque parti s'attribua le succès, mais, en réalité, l'avantage fut pour les Allemands puisqu'ils réussirent à isoler l'armée de Bazaine dans Metz.

L'armée vaincue à Wörth s'était reformée à Châlons et s'était renforcée de nouvelles recrues. Attaquée par la IV<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> armée prussienne au moment où elle allait passer la Meuse, elle essuya à Beaumont un échec (30 août) qui coûta 3.600 hommes aux Allemands et 5.500 aux Français et elle dut se replier sur Sedan où ses 120.000 hommes furent enveloppés par 200.000 Allemands. Les Allemands ne perdirent dans la bataille que 9.000 hommes, les Français en perdirent 38.000, c'est-à-dire 40 % de leur effectif (1<sup>er</sup> septembre). Le lendemain 85.869 hommes, dont l'Empereur et 39 généraux, capitulèrent et furent emmenés prisonniers en Allemagne.

La capitulation de Strasbourg (15 octobre) après 30 jours de siège (1.000 Allemands tués ou blessés, 19.500 Français tués, blessés ou prisonniers) et celle du maréchal Bazaine à Metz (27 octobre) complétèrent l'immense désastre. L'investissement n'avait fait perdre que 6.000 hommes de chaque côté; mais la capitulation livra aux Allemands 180.000 prisonniers, dont 3 maréchaux et 60 généraux.

Le siège de Paris fut la conséquence de la défaite de Sedan. La partie était définitivement perdue; les armées françaises improvisées ne pouvaient plus combattre que pour sauver l'honneur. Jamais, depuis la guerre de Cent ans, la France n'avait subi un tel désastre.

Arrêtons ici cette énumération; la lutte était dès lors trop inégale. Bornons-nous à citer quelques faits.

La bataille de Coulmiers (9 novembre) est le seul engagement de la nomenclature de M. Bodart où les Français, au nombre de 60.000, aient remporté un avantage certain contre les Allemands qui étaient au nombre de 20.000. De chaque côté il y a eu perte d'environ 1.800 hommes.

Les trois principales défaites de cette seconde partie de la guerre sont celles d'Orléans du 4 décembre (perte 2.000 Allemands et 28.000 Français dont 18.000

---

(1) Les nombres relatifs aux effectifs et aux pertes dans les batailles de cette guerre varient suivant les auteurs. Voir à ce sujet la note qui est au commencement de l'article.

prisonniers), celle du Mans du 12 janvier 1871 (perte 4.000 Allemands, 2.600 Français), celle de Saint-Quentin du 19 janvier (perte 2.600 Allemands, 12.500 Français).

Paris était investi par 240.000 hommes. M. Bodart lui attribue, d'après l'état-major allemand, 400.000 défenseurs; mais sur ce total il n'y avait que 80.000 hommes de troupes de ligne. Le siège a coûté 12.000 hommes aux Allemands et 24.000 aux Français.

L'auteur a donné les mêmes indications pour chacun des treize États qu'il a étudiés. Il ne fait pas un récit des campagnes : il groupe des nombres. Son livre est en effet composé presque entièrement d'alignements et de colonnes de chiffres. C'est le compte débiteur du bilan humain des guerres. Séries de chiffres arides et décourageantes pour beaucoup de lecteurs, intéressantes pourtant parce qu'elles évoquent, précisent, classent et mesurent (autant que les documents permettent de le faire) une longue suite de grands souvenirs historiques, et, en même temps, douloureusement émouvantes quand on songe aux accumulations de deuils qu'elles ont causées.

Nous ne suivrons pas, avons-nous dit, l'auteur dans le détail des faits qu'il a enregistrés et qui constituent pour chacun des douze autres États une partie importante de leurs titres de gloire.

Toutefois, il nous paraît instructif de recueillir encore certaines comparaisons numériques qu'il a dressées.

En premier lieu, la comparaison du nombre des belligérants dans les batailles où se sont heurtés plus de 100.000 hommes. Elles sont au nombre de 132. Parmi celles où ce nombre a été le moindre notons : Beaune-la-Rolande (60.000 Français et 40.000 Allemands), l'Alma (65.000 alliés et 35.000 Russes), Höchstädt (52.000 Franco-Bavarois et 50.000 Impériaux), Magenta (48.000 Français et 62.000 Autrichiens), la Beresina (33.000 Français et 87.000 Russes), Wörth (41.000 Français et 82.000 Allemands), Fleurus (1794) 81.000 Français et 47.000 alliés, Neerwinden (80.000 Français et 50.000 alliés), Eylau (75.000 Français et 83.000 alliés), Malplaquet (90.000 Français et 93.000 alliés), Waterloo (72.000 Français et 120.000 alliés).

Les batailles dans lesquelles ont été engagés 300.000 hommes et plus sont au nombre de 10 : Gravelotte (113.000 Français et 187.000 Allemands); Dresde (100.000 Français et 200.000 alliés), Smolensk (180.000 Français et 120.000 Russes), Faltschi (1711) (1) et Choczim (1621), bataille des Turcs contre les Russes et contre les Polonais, Sedan (120.000 Français et 200.000 Allemands) (2), Königsgrätz (220.000 Prussiens et 215.000 Autrichiens et Saxons), Leipzig (175.000 Français contre 325.000 alliés) (3), enfin les deux principales batailles de la guerre russo-japonaise, Chaho en 1904 (210.000 Russes et 145.000 Japonais), et Moukden en 1905 (310.000 Russes et 314.000 Japonais), soit 624.000 hommes en ligne (4); c'est le plus grand choc d'armées qui se soit produit dans les temps modernes.

Ce sont principalement les guerres du premier Empire qui ont amené l'emploi des grosses armées. M. Bodart, calculant le nombre moyen des hommes compris

---

(1) A Faltschi, les Turcs étaient 260.000, dont 120.000 cavaliers; les Russes 40.000, dont 7.000 cavaliers.

(2) Les Français avaient 12.000 cavaliers, les Allemands 24.000.

(3) A Leipzig, les alliés avaient 60.000 cavaliers, les Français 30.000.

(4) Mais la cavalerie était très peu nombreuse relativement : 24.000 hommes, soit 3,8 % des armées.



dans les armées des trente batailles les plus importantes de chaque période, a trouvé 40.000 sous Louis XIV, 47.000 sous Frédéric le Grand, 47.000 pendant la Révolution française, 84.000 sous le premier Empire. Dans la guerre franco-allemande il s'est élevé à 70.000 ; la guerre russo-japonaise l'a porté à 110.000.

Bonaparte dans ses batailles d'Italie n'avait que 14.000 à 28.000 hommes sous la main ; à l'autre extrémité de sa carrière, dans la campagne de France, 36.000 à 50.000. Mais, dans les batailles des campagnes de 1812 et de 1813, il a disposé de 144.000 à 180.000 hommes.

Le maréchal Oyama en avait 314.000 à Moukden. L'une et l'autre armée avaient relativement très peu de cavalerie.

En général les armées du dix-septième siècle avaient une proportion de cavaliers beaucoup plus forte qu'aujourd'hui. Au temps de Louis XIV, cette proportion était de 27 à 40 % et plus de l'effectif total ; même 45 chez les Turcs et 60 chez les Polonais. Elle n'était plus guère que de 17 sous l'Empire. A Austerlitz, à Borodino, à Waterloo Napoléon avait une proportion de 23 à 22 % ; mais à Leipzig il avait seulement 17, à Iéna 14, à Dresde 10 %. Le maréchal Moltke disposa dans la campagne de France d'une proportion de 14 à 11 %.

D'autre part, la proportion de l'artillerie a beaucoup augmenté. Il y avait dans les armées de la guerre de Trente ans une proportion de 1,5 canon par 1.000 combattants ; sous Louis XIV 1,75 ; dans les guerres de Napoléon 3,5. La proportion ne semble pas avoir beaucoup changé depuis ce temps.

Sur mer, le nombre de canons par 1.000 combattants a au contraire diminué de plus de moitié ; mais les bouches à feu sont devenues beaucoup plus puissantes. Un vaisseau de guerre de premier ordre avait 120 canons sous Louis XVI ; un *Dreadnought* en a 8 à 10.

Dans les batailles navales le nombre des combattants est beaucoup moins fort que dans les batailles sur terre. Dans le combat de la Hougue (1692), qui donne le chiffre le plus considérable, on comptait 40.000 Anglo-Hollandais sur 118 bâtiments et 20.000 Français sur 57 bâtiments ; à Trafalgar (1805), 16.000 Anglais sur 31 bâtiments et 20.000 Français sur 38 bâtiments ; à Tsoushima (1905), 14.000 Japonais sur 23 bâtiments et 16.000 Russes sur 20 bâtiments. Le nombre des bâtiments qui composent les flottes de guerre est moindre de nos jours qu'au dix-septième siècle ; mais les vaisseaux sont plus puissants et sont mus par la vapeur.

L'auteur a fait une étude spéciale des sièges. Par la grandeur des nombres, celui de Paris en 1870-1871, qui a duré 131 jours, est au premier rang. « La défense comptait, dit-il, 400.000 hommes — nombre purement nominal — et l'investissement 240.000 ». Il indique ensuite le siège de Vienne (1683) par 200.000 Turcs ; celui de Sébastopol (1854-1855) par 200.000 alliés contre 75.000 Russes, qui a duré 346 jours ; l'investissement de Metz (1870) par 200.000 Allemands contre 180.000 Français ; le siège de Port-Arthur (1904-1905) par 140.000 Japonais contre 40.000 Russes, qui a duré 221 jours ; celui de Candie (1667-1669) par 130.000 Turcs contre 20.000 Vénitiens, qui a duré 828 jours et qui s'est terminé par une capitulation ; celui de Plevna (1877) par 120.000 Russes et Roumains, qui a duré 142 jours ; celui de Landau (1713) par 117.000 Français ; celui de Lille (1708) par 110.000 alliés, qui a duré 118 jours, etc. Il énumère ainsi 50 sièges dans lesquels l'armée assiégeante dépassait 50.000 hommes.

La capitulation de Bazaine à Metz avec 180.000 hommes, celle de 86.000 hommes

à Sedan et celle de l'armée de l'Est (85.000 hommes) à Pontarlier sont les faits les plus considérables de capitulation en rase campagne ; ils appartiennent à la triste histoire de la guerre de 1870-1871. Viennent ensuite, par ordre d'importance, la capitulation de 45.000 Anglo-Russes à Alkmaar (1799), celle de 43.000 Turcs à Plevna (1877), celle de 40.000 Anglo-Allemands à Closter-Seven (1757), etc. A Ulm (1805) les Allemands étaient au nombre de 45.000 ; à Baylen (1808) les Français étaient au nombre de 15.000.

Un des derniers tableaux du volume, et un des plus intéressants, est celui des pertes en morts, blessés, prisonniers, disparus, qu'ont éprouvées les armées sur les champs de bataille. Ce tableau débute par la liste des batailles dans lesquelles ces pertes ont été de 30.000 hommes au moins pour l'ensemble des deux adversaires. En tête se trouve Leipzig où la perte a été pour les deux armées de 140.000 hommes sur un total de 500.000 combattants, soit 28,5 % ; puis :

	Perte de			
Moukden . . . . .	138.000	sur 624.000 combattants,	soit	20,5 %
Sedan (avec la capitulation) .	122.000	— 320.000	—	— 38,1
Borodino . . . . .	80.000	— 246.000	—	— 32,5
Waterloo . . . . .	65.000	— 192.000	—	— 35,8 .
Wagram . . . . .	63.000	— 290.000	—	— 21,7
Chaho . . . . .	63.000	— 355.000	—	— 17,7
Königgrätz . . . . .	54.000	— 435.000	—	— 12,4
Dresde . . . . .	50.000	— 300.000	—	— 16,6
Plevna . . . . .	50.000	— 163.000	—	— 30,6
Eylau . . . . .	49.000	— 158.000	—	— 31,0
Aspern . . . . .	48.000	— 165.000	—	— 29,1
Austerlitz . . . . .	46.000	— 148.000	—	— 31,1
Gettysbourg . . . . .	45.000	— 158.000	—	— 28,4
Höchstädt . . . . .	41.000	— 104.000	—	— 39,4
Solférino . . . . .	39.000	— 273.000	—	— 14,2
Malplaquet . . . . .	39.000	— 183.000	—	— 21,3
Kunersdorf . . . . .	37.000	— 118.000	—	— 31,3
Bautzen . . . . .	36.000	— 264.000	—	— 13,6
Ligny . . . . .	36.000	— 255.000	—	— 14,1
Etc.				

La perte totale comprenant les hommes tués, blessés, prisonniers, disparus, varie beaucoup suivant les péripéties du combat ; elle est parfois fortement accrue par le nombre des prisonniers. Ainsi à Sedan, sur 120.000 hommes de l'armée française, la perte a été de 113.000 hommes, soit l'énorme proportion de 94 %. Dans sept autres affaires, La Fère-Champenoise, la Bérésina, Waterloo, Höchstädt, la Trébie, Gènes, Kalsbach, elle a été de 62 à 50 %, tandis qu'elle n'a pas atteint 25 dans la bataille des Pyrénées, à Craonne, à Arcole, à Wagram, à Plaisance, à Borodino, à Paris, à Speyer. Sur mer, à Trafalgar, la perte s'est élevée à 80 %.

L'Angleterre a perdu jusqu'à 75 % de son effectif à Almanza (1707) ; la Prusse, 85 à Landeshut (1760) et 50 à Breslau (1757) ; la Turquie, 100 % à Ismaël (1790) ; l'Autriche, 55 à Lens (1648), et même plus dans deux autres batailles de la guerre de Trente ans ; l'Espagne, 58 à la bataille de Dunkerque (1658) et de Rocroi (1643). Dans la guerre de Sécession, qu'on a considérée comme très meurtrière, la perte pour les armées du Sud a varié de 39,6 à 21,3 % ; pour celles du Nord, de 36,3 à 20,9.

Dans ces pertes, les officiers figurent à raison de 3 à 7 %. Il est à remarquer que, tandis que pour la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, cette proportion varie de 3 à 4  $\frac{1}{2}$ , elle s'élève à 6 et 7 pour la France, plus haut que pour les autres pays. Par exemple, à Solférino, les Français, sur 100 morts, ont eu 6,4 officiers et les Autrichiens 4,7; à Wörth, les Français 7,6 contre 4,9; à Gravelotte, 5,6 contre 4,5. Durant les dix années de guerre de Napoléon, il n'y a pas eu moins de 15.000 officiers tués et de 35.000 officiers blessés, en tout 50.000, dont 3.014 généraux et officiers d'état-major. Dans la guerre franco-allemande de 1870-1871, le nombre des officiers français tués ou blessés a été de 7.862 (1); celui des Allemands a été de 6.229.

Si l'on tient compte seulement des hommes tués ou blessés, la proportion est naturellement moindre. Elle a été cependant forte dans beaucoup d'engagements. M. Bodart en cite 27 dans lesquels la proportion a été de 20 à 34 %; par exemple, 29 à Borodino, 28,5 à Eylau, 28,2 à Lens, 22 à Waterloo.

M. Bodart a noté la perte en hommes dans chacun des engagements où cette perte a dépassé 2.000; c'était le plan qu'il s'était tracé. Mais il n'a pas essayé de calculer la perte totale causée par une grande guerre; les éléments de ce calcul manquent. Aux pertes des champs de bataille il faudrait ajouter non seulement les pertes des escarmouches, mais celles des hôpitaux où la maladie fait parfois plus de ravages que le feu, celles de la population envahie par les belligérants qui peuvent être plus considérables encore.

Nous ne devons pas oublier qu'en France il y a eu un excédent de décès de 183.000 en 1870 et de 407.000 en 1871 sur le chiffre de l'année 1869.

La guerre est-elle plus meurtrière aujourd'hui que dans les siècles passés? Pour répondre avec précision les statistiques font défaut. Les batailles à l'arme blanche laissaient parfois un grand nombre de morts et de blessés sur le terrain. Mais, d'une part, les armées étaient bien moins nombreuses que de nos jours et, d'autre part, dans certains cas, au Moyen Age par exemple, les combattants préféraient souvent faire des prisonniers, surtout des prisonniers de haute marque, que des victimes, parce qu'on spéculait sur la rançon. Les mercenaires, d'ailleurs, au temps des soudards et des grandes compagnies, en France comme en Italie, songeaient plus à gagner de l'argent et à vivre grasement qu'à détruire leurs adversaires.

Mais ces gens-là vivaient sur le pays et le dévoraient. La soldatesque au quinzième et au seizième siècle était plus redoutable en campagne qu'en bataille rangée; la désolation de la France à la fin de la guerre de Cent ans en est un lamentable exemple. Il en a été de même dans les guerres de religion du seizième siècle en France et dans la guerre de Trente ans en Allemagne. Nous avons pour la guerre de Trente ans une image des cruautés des belligérants dans les gravures de Callot, et pour les guerres de religion le témoignage de la statistique, fantaisiste sans doute, mais suggestive, de l'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Froumenteau : « 9 villes et 252 villages brûlés et rasés, lit-on dans son *Secret des finances*, 4.250 maisons brûlées, 124.000 maisons détruites, 765.200 décédés, meurtris, massacrez, assassinez durant les troubles... » Nous avons au dix-septième siècle le triste souvenir de la dévastation du Palatinat par Spinola et par Tilly; puis, sous Louis XIV, celui du ravage méthodiquement exercé par deux fois (1674 et 1689) afin de priver l'ennemi de toute ressource dans ce pays.

---

(1) Le nombre des généraux tués a été de 25.

Sous ce rapport les mœurs militaires, sans être à l'abri de tout reproche, se sont améliorées. Le maréchal de Moltke avait raison de dire : « Il faut bien reconnaître que le progrès de l'humanité dans la manière de faire la guerre a réellement suivi l'adoucissement général des mœurs. Que l'on compare seulement les horreurs de la guerre de Trente ans avec les luttes des temps modernes ! » Espérons qu'un général du vingt et unième siècle pourra en dire autant en comparant les guerres de son temps à certains faits de la guerre de 1870-1871.

La guerre entreprise en vue d'un gain est un jeu dangereux et coûteux : dangereux, puisque l'histoire montre que dans les temps modernes chaque peuple a eu des succès et des revers ; coûteux, parce qu'elle emploie et consomme beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent. M. Bodart s'était proposé de faire la statistique des pertes dans les batailles ; il s'est bien acquitté de sa tâche. Il n'a pas fait et ne se proposait pas de faire la morale de la guerre.

Il y a des imaginations que la guerre séduit. On ne saurait nier que, d'une part, elle ait sa grandeur et qu'elle suscite des enthousiasmes et des héroïsmes ; que, d'autre part, le service de guerre s'impose comme un devoir impérieux à tout citoyen quand il est commandé pour défendre les intérêts de la patrie. Une nation dans l'esprit de laquelle s'oblitérerait le sentiment de ce devoir patriotique serait dans un état de décadence morale qui causerait un affaiblissement politique. On ne saurait nier non plus que le sort des batailles puisse changer les destinées des États, abaisser les uns, élever les autres, et avoir ainsi de très considérables et très lointaines conséquences.

En 1880, le maréchal de Moltke, enivré par le triomphe, écrivait à un apôtre de la paix, une lettre dans laquelle il divinait presque la guerre : « Elle est un élément de l'ordre divin du monde établi par Dieu. Sans la guerre, le monde crouperait et se perdrait dans le matérialisme. » Aujourd'hui il ne se rencontrerait peut-être pas de militaire qui osât faire cette déclaration cynique du droit de la force à la tyrannie ; toutefois le sentiment qui l'a inspirée n'est pas éteint.

Cependant quand on réfléchit à ce que les batailles coûtent, avant, pendant et après le choc, on comprend combien il est sage d'épuiser tous les moyens d'accommodement pacifique avant de risquer la fortune. Depuis « l'année terrible », bien que plusieurs grandes guerres aient troublé le repos du monde, que des ambitions l'aient plus d'une fois menacé, que des causes sérieuses de conflit aient surgi et inquiété l'Europe, il ne s'est pas produit de conflagration générale du monde civilisé.

La diplomatie a résolu des questions que jadis vraisemblablement on aurait cru nécessaire de trancher par l'épée. La génération présente sent plus que les générations passées quelle écrasante responsabilité pèserait sur le chef d'État qui oserait prendre l'initiative d'une guerre européenne.

Et quelle serait l'issue dernière des événements ? L'histoire, et même la statistique telle que la présente M. Bodart, portent à la modestie. Jeune homme, j'éprouvais un sentiment de fierté patriotique lorsque j'entrais dans la chapelle des Invalides et que je voyais suspendus à la muraille les trophées de nos victoires. Vieillard, j'ai eu un serrement de cœur en parcourant les salles du vieil Ermitage de Saint-Petersbourg, remplies des débris de la campagne de 1812, et les larmes me sont venues aux yeux lorsque je me suis trouvé dans l'arsenal de Berlin ; j'en suis sorti promptement.

Dans un livre récemment publié, *Guerre et paix internationales*, M. d'Eichthal a dressé le double budget de la guerre, hommes et argent, en Europe.

Sur ses 435 millions d'habitants en 1906 l'Europe en tenait 4 millions un quart sous les drapeaux (arinéc de terre), en temps de paix. Comme ce prélèvement ne s'opère que sur la population active (soit celle de quinze à soixante ans) du sexe masculin, c'est environ 1 travailleur sur 30 qui est enlevé au travail. La proportion quintuplerait sur le pied de gucrre et tout le mouvement de l'économie nationale serait arrêté ou dévoyé.

Les effectifs sur le pied de paix ont doublé depuis 1869 en Europe.

Comme la France a maintenant une population bien inférieure à celle de l'Allemagne et qu'elle doit cependant pourvoir suffisamment à sa défense, elle est obligée de faire un effort plus grand que sa voisine et même un effort croissant ; elle entretient aujourd'hui 1 soldat sous les armes (armée de terre) par 65 personnes de sa population totale, tandis que l'Empire allemand en entretient 1 par 89 habitants (1).

Si l'on accepte les chiffres donnés par Frédéric le Grand dans l'*Histoire de mon temps*, on peut évaluer la force militaire de la France au milieu du dix-huitième siècle à 1 soldat par 121 habitants sur le pied de paix, proportion bien moindre qu'aujourd'hui. Il est vrai que pendant la guerre de 1741-1747 il fallut presque tripler l'effectif (2) et que Frédéric, roi conquérant dont les États ne renfermaient pas 2 millions et demi d'hommes, entretenait 1 soldat par 29 habitants ; mais son armée était composée en partie de mercenaires étrangers.

Plus tard, en France, en 1841, sous le gouvernement pacifique de Louis-Philippe, le rapport était de 1 soldat par 100 habitants.

La dépense en argent des États européens pour l'entretien de leurs forces de terre et de mer a plus que doublé, comme leur effectif, de 1869 (3) à 1907. Elle dépassait 6 milliards 725 millions en 1907 d'après le calcul de M. Neymarck. Que serait-ce en temps de guerre ? On l'ignore. Ce qu'on sait, c'est que la guerre de 1870-1871 n'a pas coûté à la France moins de 14 milliards et demi de francs.

Les perfectionnements et les accroissements incessants d'armement sur terre et sur mer ont surchargé d'un poids accablant les budgets des grandes puissances européennes. Hors d'Europe, le Japon le ressent lourdement et les États-Unis eux-mêmes n'en sont pas exempts. C'est évidemment un obstacle au développement économique que des publicistes signalent chaque jour ; et cependant la concurrence des États rend ces accroissements inévitables pour assurer, par un certain équilibre des forces, la sécurité nationale, et, avec la sécurité, l'indépendance des personnes, la garantie de la propriété, la liberté du travail, l'honneur et l'existence même de la patrie. Jusqu'à quel temps durera cette sorte de course au clocher pour un armement équilibré ? Nul ne pourrait le dire. Mais l'histoire et la statistique attestent que, dans un temps où la paix a été, toute compensation faite, moins troublée qu'autrefois et où le courant général des idées est incontestablement devenu plus pacifique, les charges de guerre pèsent davantage sur la population et sur les finances publiques.

---

(1) La France a 602.000 soldats, l'Empire allemand 634.000.

(2) Voir *La Population française*, par E. LEVASSEUR, t. III, p. 251.

(3) 3 milliards en 1866.

Ce sont là quelques réflexions que la lecture de la statistique des batailles dont je viens de présenter le résumé m'a suggérées et que je me suis permis de soumettre au lecteur comme un appendice à l'intéressant travail de M. Bodart.

—————  
E. LEVASSEUR.